

Jean-Louis MURAT
(né en 1952)



Trublion auvergnat



Peu de chanteurs ne doivent leur survie qu'à la défense acharnée de quelques membres de leur famille dans un quotidien. Jean-Louis Murat a pour fidèle attachée de presse l'espace culturel du journal *Libération*. À la moindre rage de dents, la moindre note d'électricité, un article pointe dans les pages « musique ». C'est tellement systématique que l'ascenseur est devenu plaisant et source de commentaires ironiques, pas toujours charitables. Le tabloïd semble devenu le destinataire exclusif de sa production. Les plus acrimonieux des scrutateurs fulminent : « Il a fait trente fois la une de *Libé*, il a vendu trente disques »... Comme si Leny Escudero se prolongeait uniquement pour les manchettes de *L'Humanité*, Enrico Macias ne remplissait que pour les pages glacées des abonnés du *Figaro Magazine*, ou comme si le pathétique bredouilleur Barbelivien déféquait son dernier saucisson dans le seul but de squatter les pages *people d'Aujourd'hui en France* !

Depuis ses premiers sabots, le trouvère baltringue des massifs centraux vulgarise pour les jeunes générations l'art de cabotiner sans tambour ni trompette et sans aucune délicatesse. À ses yeux, Leonard Cohen reste la personnification totale du suprême génie. Dont acte. Mais le père de « Suzanne » reste plus sobre dans ses commentaires personnels... « Poète et paysan », voilà ce que Murat aimerait entendre de lui. Pour lors, plouc et prétentiard lui vont mieux au teint.

Jean-Louis Bergheaud, qui signe donc ses albums Murat, est né le 28 janvier 1952 à Chamalières, au cœur du Puy-de-Dôme, circonscription de Giscard d'Estaing: quel coup de pied de l'âne pour un *barbudo* revendiqué du sillon! Fils de couturière, il passe une grande partie de sa jeunesse chez ses grands-parents dans une ferme isolée à Murat-le-Quaire, d'où il tire son pseudonyme. Heureusement qu'il n'est pas originaire de La Queue-en-Brie!

Très tôt, il se noie dans l'étang limoneux de la poésie logorrhéique. Solitaire et taiseux, il est le premier de sa famille à être titulaire du baccalauréat, ce qui en soi n'est pas un exploit, mais il faut bien garnir les fiches biographiques.

Il fait ses premières armes dans un groupe éphémère nommé Clara. Déjà il chante un peu comme un épicier-bougnat, gardant les gros morceaux entre les dents et oubliant de rendre la monnaie. Tout ceci reste crispé et chiche, manquant nettement de générosité aux entourmures. Bref, dès ses débuts, l'artiste en germe n'a pas grand-chose pour lui, auraient dû nos aïeux, si ce n'est un physique troublant et un regard si clair que par beau temps on peut y apercevoir le phare des Trépassés. Idéal pour une carrière de mime, un peu juste pour celle de chanteur de premier plan.

Son premier disque, *Suicidez-vous, le peuple est mort* (1980), le place d'emblée sur les brisées de Gérard Manset. Tout est alors possible. Quelques semaines seulement. La réception médiatique de l'opus est désastreuse. L'artiste veut attenter à ses jours. Grandeur et misère du business. À méditer.

S'ensuit une longue traversée du désert, quasi gaullienne, dont il n'émerge que bien des saisons plus tard avec le premier échantillon de son album *Cheyenne Autumn*, en 1989. «Si je devais manquer de toi», complainte bien ficelée, lui apporte enfin une relative notoriété:

*Des profondeurs de l'océan,
Comme un matador, un tyran
Guidé par l'odeur des chevaux,
Je viens me glisser sous ta peau...*

La suite sera plus contrastée, notamment un duo risible avec Mylène Farmer – «vilaine fermière» pour les intimes. Puis une flopée d'albums s'agglutine dans les rayonnages des soldeurs à un rythme plus que soutenu, plus d'un par Noël ouvrable. Beaucoup trop pour la bourse d'un fan moyen. Quelle chanson retenir dans tout ce capharnaüm? Aucune, à première oreille. Tout baigne dans un rata frugal, souvent coupé d'eau chaude.

La conquête de son Far West personnel, Murat l'a engagée de longue date, avec une fierté palpable. Souvent de manière ambiguë et désordonnée. Longtemps, il n'a paru accorder à la musique qu'une fonction accessoire de support balistique, décor plus ou moins escamoté devant lequel sa voix, ses textes occupaient sans partage les premiers rôles. Il aimait à composer dans sa grange, du foin dans les amplis, et enregistrer dans des studios de for-

enregistrer dans des studios de fortune au coeur des monts d'Auvergne de grandes tartines sonores à la petite semaine, où il se regardait le nombril à la loupe... Entre une oeillade à la crémillère et un sourire de Cinémascope, le chantre rustique se plaisait à vomir des couplets en forme de crapauds. Question de pose.

Après un long séjour aux États-Unis, il revient avec un énième album enregistré à Nashville, *Le Cours ordinaire des choses*. L'un des plus originaux de sa production. L'Auvergnat taciturne montre ainsi qu'il sait s'exporter avec profit. Embellie de courte durée. Sa voix reste pour le plus grand nombre un puissant antalgique à action lente. Beaucoup de dégoût stagne au fond du palais. Il chante comme on s'exonère. Allergique à la planète, à ses contemporains, mais toujours très inquiet du retour de sa propre image. Dans son miroir, le matin, l'ermite hirsute se veut prédateur, revêche et irréconciliable avec ses pairs. Le pari est gagné. Les chroniqueurs le brocardent et les radios l'ignorent à nouveau.

Peu lui chaut. Il aime Léon Bloy et Usain Bolt, le romantisme allumé et le son mollasson, déclare à qui veut l'entendre : « Ça me plaît assez qu'on ne m'aime pas. » Lui, l'Auvergnat qui sans façon affiche une déprime résignée, tape allègrement sur ses petits camarades qui recueillent plus de suffrages. À l'entendre, ces braillards ne sont que roucoulade et diplomatie dégoulinante. Il n'est entouré que de pétomanes à QI de bulot... La modestie ne l'étouffe guère. Dans le domaine de la dérégulation crépusculaire, on est libre de lui préférer l'univers de Bashung. Plus de classe. Moins frelaté et tellement plus élégant dans le déjantage.

Les faits sont têtus. Les ventes aussi. Décevantes. Le dandy agreste et arrogant subjugué les nouveaux venus, puis bassine tous ceux qui s'attardent en sa compagnie. Entre approximations vocales et mots chahutés, il arbore un dégoût chic, de bon ton dans les refuges forestiers. Une sorte de Brummell péquenot pris de coliques devant une vitrine de caviar et d'ortolans. Sur un tempo entêtant, inconsolable, revisitant à colin-maillard des litanies de thèmes éculés, ses références absconnes s'affolent entre Cioran, Ferré, Céline, Proust, le machisme, Villon, le cinéma de Tarkovski, Éluard, Philippe Muray, le vin rouge, le patois, la philosophie bouddhiste, Renaud Camus (!), Dylan et Pierre-Jean de Béranger, prince des chansonniers. Lassant, très lassant sur la longueur. Les plus résistants y ont contracté des otites purulentes.

Des dizaines de ballades hypnotiques, souvent brumeuses, au verbe pompeux, sans âme ni ligne mélodique, peinent à retenir l'attention du badaud. Dans ce bric-à-brac sonore, le demiurge cueilleur de myrtilles fourre au chausse-pied les termes suivants : cormoran, rhubarbe, gastéropode, Poulidor, gentiane, réséda, testostérone, jaguar... Ce n'est plus de la chanson, c'est du Scrabble en duplicate. Avec « fanfaron » sur un mot triple...

Le chanteur se fait une montagne (plutôt un puy) de sa petite personne et veut montrer à qui en douterait qu'il en a. Quoi, au fait ? De la morgue, de l'indélicatesse ou de la balourdise à revendre ? Peu bavard sur les rares scènes qu'il consent à ses affi dés, à la limite du coup du mépris pour les premiers rangs, il affiche chanter « comme on

fait un strip-tease ». Sorte de culbuto introverti, Zavatta narcissique, hésitant entre l'amour de soi, la rumination de soi et la délectation de soi.

Le barde auvergnat garde l'esclandre facile. C'est même sa marque de fabrique. L'échauffourée n'est jamais loin. Il demeure un bon client pour la séquence à sensation. À chaque entretien, le clash est promis au coin du studio. À défaut du sens du riff, il a celui de la formule désagréable qui fait mouche. « Pour moi, la France aujourd'hui est une ménopausée dépressive et incourtisable. Quand je pars en tournée, j'ai vraiment l'impression de baiser une morte. »

Barbe de cinq jours, crinière en jachère, orbites bordées de mauve, le chanteur soigne ses apparitions médiatiques. Un kamikaze avec façade de gendre idéal qui s'est lentement étioilé au gré des intempéries, des voyages extrêmes et des griseries solitaires, voilà qui est alléchant pour les échetiers. Il incarne une sorte de clown paillasse de la société du spectacle, sans nez rouge mais avec pompes béantes. Tout chez lui transpire le cliché bidon, l'attrape-gogo pour shampooineuses acnéiques et chaisières chez Vulcania en disponibilité. Triste résultat pour celui qui rêvait dans sa jeunesse d'être un desperado irréductible au regard laser et au profil en lame de yatagan. Avec, en prime, des mines affectées de conspirateur mexicain.

Du poète courtois au moujik, de la référence appuyée à Henri de Régnier jusqu'à la famille Bidochon, on n'est jamais déçu. Le jobard en a pour son argent. Le prince Murat amuse la galerie. À se demander s'il n'a pas loupé sa vocation : bonimenteur de champ de foire. D'ailleurs, certains observateurs commencent nettement à préférer ses interviews provocatrices à ses albums soporifiques. Plus personne ne croit en ses fables mégalomaniaques, mais chacun fait des gorges chaudes de son culot sans frontières. Le chanteur endosse des propos homophobes, stigmatise le « pissat de femelle » d'un récent prix Goncourt, s'attaque aux Enfoirés, ces faux-culs de la générosité, et prend à partie tous les artistes qui s'engagent à gauche. La vie d'artiste plus confortable quand on est vaguement contre. Lui, le baudelairien pur sucre, devrait pourtant se souvenir que le titre primitif des *Fleurs du Mal* était *Les Lesbiennes*.

Pour sa part, il préfère enregistrer des duos atones avec la femme en cour du moment, la murmurante Carla Bruni. Quelle rébellion, fouchtra ! Il y a Guevara en lui... Pour meubler les heures creuses – parbleu, les soirées sont longues du côté de La Bourboule, quand on ne joue pas au casino –, il s'engage pour la cause tibétaine, joue de différents instruments et enregistre avec la chanteuse Camille. « Vénus », « Dolorès », « Lilith », « Tristan », des prénoms énigmatiques s'égrènent de pochette en pochette. Sa musique de caddie pour intellos ramollos continue à défiler comme les cartons ajourés d'un limonaire.

Mais le temps passe. Les meilleures volontés se lassent. Il ne semble concocter des titres à la chaîne que pour justifier sa traditionnelle double page dans Libé ! L'artiste se flâte de ne faire souvent qu'une prise et de peu retoucher ses maquettes : cela s'entend ! Nombre de séquences psalmodiées sont expédiées d'un timbre ébréché en dégueulando. L'air de dire : ça suffi bien comme ça, pas la peine de

donner de la confiance de coing aux goretts. Qui vivra verrat ! Le chanteur a toujours préféré la quantité, dommage La peur de manquer, sans doute.

Les derniers supporters attendent vainement des éclats de beauté minérale, une odeur de soufre, un petit arpent de la splendeur éteinte des volcans endormis de son pays. Mais les albums s'accumulent, avec cette impeccable lucidité de savoir que chaque nouvelle livraison sera une défaite. Préférer l'abondance de cataplasmes musicaux à la compétence de l'expertise, n'est- pas un aveu d'impuissance ?

Devenu père de deux jeunes enfants, il s'efforce aujourd'hui à plus positivité dans de nouvelles embardées country-folk épurées et intemporelles. S'il faut un jour se plonger dans l'historique foisonnement des articles et flots de paroles déversées autour du braconnier Bergheaud pour en tirer une infime vérité, on retiendra surtout qu'il vouait un tel attachement à sa terre natale qu'il n'hésitait pas à donner des recettes de potée entre deux chansons. Ces diversions alimentaires faisaient d'ailleurs un carton dans les rallyes, côté de Vichy, parmi les jeunes pimbêches à sang bleu en voie de dessalage.

À vivre entre les corbeaux et les vaches, on se ménage du temps libre. Dérisoire héraut de l'inutile, iconoclaste maladif, mais toujours fier-à-bras, chanteur se vante d'avoir des centaines de textes en réserve dans ses tiroirs. La maison de disques toussote. On peut toujours rêver d'un cambriolage, d'un incendie ou de quelque dégât des eaux...